

L'analyse qualitative, l'interaction et vous

Pierre Paillé, Ph. D.

Volume 37, numéro 2, automne 2018

La fabrique interactive des analyses qualitatives

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ)

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paillé, P. (2018). L'analyse qualitative, l'interaction et vous. *Recherches qualitatives*, 37(2), 1–9. <https://doi.org/10.7202/1052104ar>

Préface

L'analyse qualitative, l'interaction et vous

Pierre Paillé, Ph. D.

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Lorsqu'est évoqué le mot *interaction*, on peut penser tout de suite à une situation impliquant deux personnes ou même un groupe d'individus ayant entre eux des contacts qui sont de nature à mobiliser les uns et les autres d'une manière potentiellement nouvelle par rapport à la situation dans laquelle ils se trouvaient auparavant. C'est tout à fait juste de penser ainsi, et la pratique de l'analyse qualitative répond à une telle conception dans la mesure où elle implique d'autres personnes que l'analyste principal, comme je vais le suggérer. En guise d'entrée en matière, je souhaite toutefois attirer l'attention sur une forme d'interaction moins évidente à première vue, qui n'en est pas moins agissante au moment où les données d'enquête doivent être analysées. À cet effet, je vais présenter deux cas vécus en lien avec mon travail d'accompagnement à la recherche.

Louise est dans mon bureau. Elle m'a demandé d'être le directeur de sa recherche doctorale sur l'accompagnement des personnes âgées. Nous nous sommes rencontrés à quelques reprises, et là, j'ai l'intention de découvrir le centre de sa quête doctorale, car je soupçonne que cela aura une grande importance pour la réalisation de sa recherche, entre autres lors de l'analyse de ses données. Selon mon expérience, un grand nombre de projets de recherche portant sur l'expérience humaine possèdent un centre dans la vie de la personne même qui choisit son objet de recherche. À la suite des formations effectuées avec Pierre Vermersch, un chercheur maintenant retraité du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) qui a développé la méthode de l'entretien d'explicitation, j'ai intégré dans ma pratique d'accompagnement à la recherche un travail d'explicitation de la problématique des étudiants au moyen d'un entretien ciblant le vécu spécifique à l'origine de leur projet doctoral. Je fais ce travail avec Louise. Elle souhaite créer puis expérimenter un programme d'accompagnement gérontologique audacieux basé sur l'autonomisation des personnes âgées dans le contexte du vieillissement actuel de la cohorte des

baby-boomers. Je cherche le tissu vivant de ce projet, ce qui n'est jamais une tâche aisée. La quête au centre des projets doctoraux est le plus souvent enfouie sous une grande quantité de théories et de concepts. Avec Louise, percer cette couche théorique devrait être relativement aisé, car elle a elle-même exercé, dans le cadre de son travail, le type d'accompagnement sur lequel porte sa recherche. Mais je ne sens pas que l'on touche à l'essentiel dans nos discussions. En fait, je découvre que le projet qu'elle caresse a déjà existé sous une forme semblable et qu'elle en était la responsable dans l'organisme où elle travaillait. Toutefois, elle reste évasive à ce sujet, comme si cela n'avait plus d'importance puisque plusieurs années ont passé depuis et qu'elle reprend le tout à nouveaux frais. Je sens néanmoins qu'il y a quelque chose qui n'est pas clair avec ce premier projet. Je décide de la pousser dans ses retranchements : « Mais comment tu sais que ton nouveau projet sera le bon? » Louise ne répond alors pas. Elle ne répond plus, elle est tout entière dans un quasi revivre. La recherche qu'elle avait entreprise, me raconte-t-elle enfin avec émotion, était demeurée sans suite, à un moment où tout avait été remis en cause par l'organisme pour lequel elle travaillait. Elle avait porté avec passion un projet de transformation de l'accompagnement de personnes âgées, elle s'y était investie profondément, puis tout s'était soudainement arrêté. Aujourd'hui même, devant moi, elle revit ce moment. En fait, ce n'est plus un moment du passé, il est agissant maintenant, il constitue sa revanche sur ce passé, car elle va maintenant pouvoir faire revivre ce projet. Et surtout, elle va s'assurer de sa pérennité en l'insérant à l'intérieur d'une démarche doctorale. Lors de l'analyse qualitative de ses données, elle va pouvoir laisser vivre ce qui était demeuré prématurément sans voix. Par une alliance interactive entre ce qu'elle avait voulu créer et ce qu'elle va maintenant réaliser, son analyse qualitative va pouvoir faire sens doublement : un sens pour elle et pour la mission qu'elle s'était donnée et un sens venant de l'analyse de ses nouvelles données.

Kem, qui a récemment immigré au Québec, est dans la salle de classe du cours de méthodologie de la recherche que je dispense dans le programme de doctorat en éducation à l'Université de Sherbrooke. Avec lui, je crains que le travail d'explicitation ne donne pas de résultats très concluants. Son projet doctoral porte sur la didactique du français et son objet de recherche se présente sous une forme hautement technique. Je travaille dur devant tous les autres étudiants du cours, qui se demandent probablement où cela va aboutir cette fois. Kem souhaite tester une technique de révision accélérée de contenus en grammaire. Je lui demande à quel problème se rattache ce projet d'expérimentation. Il cite des statistiques relatives aux retards en apprentissage de la grammaire pris par certains élèves en difficulté. Kem enseigne lui-même la grammaire dans une école, alors je soupçonne que certains de ses élèves

vivent cette situation et que cela constitue l'ancrage expérientiel de sa recherche. Mais nous ne réussissons pas à relever un cas concret de retard important chez ses élèves. Alors, presque par provocation, je lui demande comment il peut bien savoir que l'on peut prendre un tel retard en apprentissage de la grammaire. Et puis c'est le silence complet dans la salle. Après un long moment, Kem reprend la parole. Mais ce n'est plus le doctorant qui parle, c'est l'enfant privé d'école pendant plusieurs années parce que ses parents militants ont dû fuir le Cambodge. Il sait ce que c'est que de devoir rattraper un temps précieux de scolarisation, il le sait même trop bien. Mais, quoi que cela paraisse difficile à croire, il n'avait jamais fait le lien entre son projet doctoral et son histoire de vie. On peut penser que lors de l'analyse de ses données, seule l'expérience de ses répondants sera mise à profit pour comprendre le phénomène à l'étude, mais il est bien évident que l'interaction avec ce que Kem a pu vivre et ressentir y jouera aussi un rôle.

C'est à juste titre que les directrices de ce numéro de la revue *Recherches qualitatives* veulent attirer notre attention sur « la fabrique interactive des analyses qualitatives ». Et selon moi, cette interactivité est d'abord faite du tissu même de notre vie. Elle n'a peut-être pas toujours des racines dans notre parcours événementiel, mais elle prend assurément appui sur l'expérience de la vie qu'elle a vocation d'analyser. Cette expérience est d'abord et de manière définitive personnelle. Aucun individu ne fait intrinsèquement l'expérience de la vie qui est celle de l'autre. La vie nous appartient en propre. Si l'expérience de la vie est personnelle, sa matière est également hautement sociale, comme je vais également le suggérer. Il me semble cependant impératif, avant de regarder autour de soi, de porter son regard vers sa propre expérience qui est, à mon avis, une source d'interaction que l'on ignore souvent. L'analyse qualitative ne se fabrique pas uniquement avec ce que l'on est ici et maintenant, mais avec ce que l'on a été dans des temps, contextes et circonstances que le travail d'analyse peut faire remonter et profiter à tout moment.

La proposition selon laquelle l'analyse qualitative se fabrique avec ce que *je suis* a également pour objectif de mettre pleinement en évidence le fait que l'analyste est *une personne* avant d'être un codeur, un réservoir de savoirs ou l'opérateur d'un logiciel. Autrement dit, l'interactivité se produit entre un monde et une personne et non uniquement entre des données empiriques et un analyste désincarné et interchangeable. Que plusieurs personnes concourent à produire une analyse ne constitue pas une objection ou une exception relativement à cette proposition. Ce n'est pas parce que des personnes se regroupent autour d'un projet qu'ils perdent leur statut de personne. Cela me paraît particulièrement évident dans le contexte d'un travail d'analyse en

équipe. Dans les groupes où le respect et la générosité sont des valeurs et des attitudes partagées – ce sont ces situations que j’ai personnellement connues –, la valeur de la contribution d’une personne entraîne son corollaire : celle d’autrui.

Qu’il œuvre en solo ou au sein d’un groupe, l’analyste reste une personne, avec tous les titres et les responsabilités que cela entraîne. Cet individu singulier, engagé et créatif est cependant aussi le dépositaire d’un monde social vaste et complexe. Ce monde, c’est d’abord celui qu’il s’est donné la tâche d’analyser, mais c’est aussi celui avec lequel il est entré en interaction toute sa vie durant et sur lequel il peut prendre appui pour accéder à la compréhension des données d’enquête amassées. Prenons un exemple, celui d’un analyste particulièrement inspiré que nous allons appeler Thomas. On peut penser qu’ayant pris la peine de s’isoler dans son bureau pour œuvrer à son analyse, Thomas est seul face à ses notes de terrain et aux transcriptions verbatim des entretiens qu’il a commencé à mener. Pourtant tout se bouscule en lui. Là même, les participants à sa recherche rejouent les scènes qu’il a observées et lui fournissent à nouveau des exemples vivants de leur expérience. Les propos tenus par eux, sur papier, éveillent en écho ses ressentis et ses impressions au moment du séjour sur le terrain, de même que les interprétations qui avaient alors émergé. Il repense à Bronislaw Malinowski qui, dans son journal personnel lors d’un terrain célèbre au début des années 1910 dans des îles du Pacifique, évoquait une « sauce théorique » avec laquelle il allait « assaisonner » ses observations. Cela le replonge dans son intention de départ de justement éviter de trop prématurément « assaisonner » son analyse.

Mais alors qu’il reprend l’examen de ses données, une enquête précédente lui revient en tête. Il avait observé une scène semblable à celle sur laquelle il se penche en ce moment. En fait, il y avait des différences et c’est pour cette raison que cette enquête se présente à nouveau à lui : la question de la temporalité y ressortait particulièrement, mais de manière très différente de la présente situation. Il en arrive à la conclusion provisoire, sur la foi de ces deux enquêtes, que le temps n’est pas une donnée uniforme d’une situation à l’autre. Il pense alors au temps et à la relativité. La chevelure hirsute d’Einstein apparaît, puis il revoit une scène qu’il a associée depuis à la théorie de la relativité : celle où l’on est dans un train alors qu’un autre train est lui aussi arrêté sur la voie adjacente. Lorsque tout à coup, tout se met à bouger, il est impossible de déterminer si c’est le train dans lequel on est qui quitte le quai ou si c’est plutôt celui sur la voie adjacente. Pour le savoir, il faut se mettre à la recherche de repères. Or il en va du temps comme de l’espace : en l’absence de repères, le temps n’est que ce qu’indique une horloge, sans plus (c’est ce que disait Einstein).

Qu'est-ce que cela a à voir avec l'extrait de son corpus présentement analysé? Dans la situation actuelle, le temps ne semble exister pour les participants qu'à partir du moment où il est fonction de repères biographiques. Thomas écrit dans la marge de cet extrait « *temporalité biographique* » en se disant que c'est bien de cela qu'il s'agit et en se demandant si ce n'est pas justement ce qui ressortait de l'une des conclusions de la thèse autoethnographique à laquelle il assistait à la soutenance il y a quelques semaines.

En revenant aux données empiriques devant lui, il se demande si cette catégorie analytique va bien tenir la route. Il lui faudra certainement poursuivre l'analyse et prendre une pause-café bien méritée pour le déterminer. Car se retrouver en interaction avec Einstein, Malinowski et la voix de participants à quelques minutes, voire quelques secondes d'intervalle n'est pas de tout repos, sans compter le rappel des enquêtes précédentes, des soutenances de thèses auxquelles il a assisté, des souvenirs, des interprétations produites sur le terrain, des nombreuses lectures effectuées avant et pendant l'enquête.

Et ce n'est pas tout. À côté de cette interactivité nourrissant ses interprétations, l'analyste qualitatif, qu'il soit novice ou aguerri, doit composer avec les attentes, les exigences et les ambitions rattachées au contexte de son travail de recherche. Toutes les situations d'analyse évoluent à l'intérieur de contraintes sociales plus ou moins pesantes, qu'elles soient imposées ou consenties. Par exemple, le doctorant réalise ses analyses en se conformant à l'avance aux jugements anticipés d'un jury qui sera très sensible au caractère scientifique de sa recherche. L'assistant de recherche tente de concilier le mieux possible son style analytique avec celui de son employeur. Le chercheur terminant la rédaction d'un article qu'il soumettra sous peu à un arbitrage par les pairs se dit que la référence à l'utilisation d'un logiciel pour son analyse augmente les chances que son article soit accepté (et il a peut-être raison). L'expert confirmé évolue au sein d'un cercle de lecteurs qui a reconnu son travail et qui a construit des attentes quant à l'orientation et à la forme de ses travaux. Le professeur engagé dans un sprint en vue de l'obtention de la permanence dans son université est bien conscient que certaines de ses analyses pourraient être plus approfondies, ce qu'il pense être en mesure d'ajuster une fois sa permanence obtenue. Tous ces acteurs de la sphère académique tentent quotidiennement d'exercer un métier assez lourdement codifié et encadré sur le plan social et paradoxalement voué à la production d'analyses réputées insensibles aux enjeux, attentes et influences du monde universitaire.

Tous ces cas de figure montrent à quel point l'interactivité s'installe tôt dans la vie d'un chercheur. On peut retracer jusqu'aux premiers cours suivis en

analyse qualitative les interactions marquantes relativement à la conception et à la pratique d'analyse du chercheur. Les premières analyses qualitatives reliées à un véritable terrain de recherche sont celles produites dans le cadre du master ou de la maîtrise ou encore de la thèse de doctorat. Ces analyses sont évidemment coconstruites avec l'équipe de direction de la recherche, que ce soit directement ou indirectement. En tant qu'accompagnateur, je suis pour ma part intensément impliqué lors de certaines opérations névralgiques de ces analyses. L'apport des pairs est également bien souvent précieux et constitue un autre lieu interactif important. Cet exercice collégial se prolonge parfois, lors des recherches subséquentes, par le travail en équipe, lequel livre la plupart du temps des résultats consistant en ce que les codirectrices de ce numéro appellent « une action collective négociée ». La multiplicité des regards, des sensibilités et des pratiques peut donner de magnifiques résultats.

Cela ne signifie toutefois pas que cela se passe en terrain consensuel. L'interaction peut être une source de convergence, donc de validation, mais elle peut aussi comprendre des moments de confrontation et conséquemment de tension analytique. « Au choc des idées jaillit la lumière », disait Nicolas Boileau. Qu'est-ce que ce serait, en effet, si nous renoncions à des idées qui nous apparaissent criantes de vérité au motif que le monde semble se liguer contre elles? Je pense, en tout état de cause, que les méthodes qualitatives n'auraient pas réussi à revenir en force au cours des dernières décennies tant les résistances et les objections étaient puissantes. De manière générale, un grand nombre de découvertes fondamentales nous seraient inconnues si leurs découvreurs n'avaient pas su faire valoir leur point de vue singulier. Je pense qu'il faut garder cela en mémoire lorsqu'est notamment soulevée la question de l'intercodage des analyses qualitatives. Le savoir valide doit-il *a priori* être celui que tous avalisent comme tel ou peut-il faire cavalier seul en chemin vers une reconnaissance intervenant (ou pas) plus *a posteriori*? La fabrique interactive des analyses qualitatives implique-t-elle, pour être conforme sur le plan scientifique, une fabrique interjuge des analyses qualitatives?

Faire triompher une idée représente parfois un acte honorable, voire nécessaire, du point de vue de la vérité des choses. De ce même point de vue, abdiquer son propre pouvoir interprétatif au profit de la vision de l'autre – collègue, doctorant ou participant – est parfois ce qui s'avère le plus sage, dans le sens plein du mot. Savoir quelle option prendre est une question de jugement. J'ai en tête des situations où j'ai dû ramer envers et contre tous pour qu'une certaine interprétation fasse intacte son chemin vers l'existence publique. Il m'est arrivé tout aussi souvent de lâcher prise dans des situations où j'aurais pu faire valoir un point de vue propre, mais où j'ai considéré que c'était plutôt le point de vue de l'autre qui avait lieu d'être.

Ce qui est intéressant avec la méthodologie de recherche qualitative, c'est qu'elle est somme toute peu codifiée et qu'elle est perméable à la situation de recherche dans ses particularités. Bien que j'aie travaillé à développer ou à opérationnaliser de nombreuses approches analytiques, je rencontre lors de chaque nouvelle enquête, collaboration ou offre d'expertise des limites à mon savoir, des défis à ma créativité et des occasions de mieux défricher encore ce jeune champ de l'analyse qualitative. Cela demande tout de même de l'humilité. En tant que spécialiste de l'analyse qualitative, ne serais-je pas censé connaître à l'avance le chemin à emprunter dans telle ou telle situation? J'en ai souvent une bonne idée, et bien que cela ait de la valeur, je suis cependant tout aussi curieux d'observer la manière avec laquelle l'autre – un étudiant, un collègue – a l'habitude ou aura le réflexe de fonctionner. Il arrive que cette personne mette de l'avant une technique comportant au départ des étapes précises, mais l'analyse qualitative est aussi bien souvent une question d'intuition, d'instinct, de sens pratique. Et je suis la plupart du temps fasciné par le chemin pris ou par la méthode mise en place. Plus encore, cela me réjouit, car je dois avouer que je serais bien triste d'être la seule personne dans un groupe qui soit en mesure de mener à bien une analyse qualitative. L'analyse qualitative est une activité de l'esprit. Or il ne s'agit pas de mon esprit ou du vôtre, mais de *notre* esprit.

C'est ce qui rend particulièrement intéressant la collaboration des participants de la recherche à l'analyse des données. La voix du terrain n'est alors plus uniquement relayée par le chercheur, elle est incarnée par ceux-là mêmes dont l'expérience ou la pratique présente un intérêt. Il n'est toutefois pas toujours possible que les participants collaborent directement à l'analyse des données. Par exemple, dans le cas des recherches que j'ai menées avec des collègues du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) sur l'expérience du système de santé dans le contexte de la fin de vie, les patients étaient très malades. Un deuxième entretien avec certains d'entre eux a pu être réalisé à la suite des analyses initiales et ce fut l'occasion de valider en partie notre travail progressif de théorisation, mais la survie moyenne de ces personnes était de 6 mois (entre 7 jours et 36 mois).

À la mémoire de ces hommes et de ces femmes, mais aussi de manière générale, il me semble important de mentionner qu'en leur donnant la parole par nos analyses et dans nos publications, dans le respect phénoménologique de leur témoignage, nous avons honoré leur mémoire. En sciences humaines et sociales, les situations du terrain sont fréquemment touchantes, émouvantes même. Ce qui s'impose alors ne consiste pas uniquement à négocier une forme d'entente avec les participants, cela implique aussi de négocier avec soi-même,

avec son cœur, afin que ce qui a été dit, avoué, confié ne l'ait pas été pour rien et fasse l'objet d'un grand soin.

De mon point de vue, respecter les personnes participant aux études que nous menons commence déjà par leur faire l'honneur d'une démarche empirico-inductive. Aborder un terrain en mettant en veilleuse nos référents théoriques en vue d'être attentif à ce qui passe tel que cela se passe est une garantie que l'interactivité y aura une place de choix, puisque ce sont les actions et les témoignages des participants qui constitueront le matériau fondateur de nos analyses. Même si la comparaison ne vise pas à dénigrer certains types de recherche, n'oublions pas que dans la majorité des rapports faisant suite à une recherche quantitative, toute trace d'interactivité a disparu. La coutume d'inclure des extraits de témoignage, voire les récits entiers des participants dans les rapports faisant suite à une recherche qualitative a pour conséquence, non seulement que l'interactivité continue d'y vivre, mais aussi qu'à la fin les gens qui ont pris la peine de nous parler de leur vie y apparaissent.

Car les gens en général adorent l'analyse qualitative. Celle-ci semble les réconcilier avec ce qu'est la science. Même s'il faut parfois un certain temps pour leur en faire la démonstration, ils sont ravis de constater qu'une enquête peut être rigoureuse sans toutefois être opaque, impersonnelle ou inaccessible. Il est vrai que selon la vision classique de la science, on pourrait s'attendre à trouver sur le site d'une recherche un avertissement du type « Attention! Recherche en cours, ne pas déranger! ». Au contraire, se disent probablement les participants de nos enquêtes, l'adepte des méthodes qualitatives semble déjà prêt à faire partie de la famille, il veut tout savoir de vous, de votre pratique, il vous écoute comme peu de gens le font, et vous découvrez que c'est cela sa « science » : l'observation attentive, l'écoute véritable, la double herméneutique, c'est-à-dire la construction d'un sens deuxième à partir d'un sens premier, le vôtre, et puis encore la validation par les pairs, voire la coanalyse avec vous et vos collègues, ce qui fait que la fameuse « science » dont on vante tant les mérites sur la place publique, cette fois, vous en êtes partie prenante.

Les gens adorent sentir que ce qu'ils vivent a de la valeur et que l'analyse rigoureuse qui peut en être faite présente un réel intérêt pour la psychologie, la sociologie ou tout autre domaine de la connaissance. Cela revient à faire de la vie de tous les jours un moment historique. Et, en fin de compte, l'interaction devient par le fait même un projet d'humanité.

***Pierre Paillé** est professeur titulaire à la faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke (Canada) et professeur associé au département des sciences sociales de l'Université Fernando Pessoa (Portugal). Il est chercheur dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la psychopédagogie et de l'analyse qualitative.*

Pour joindre l'auteur :

Pierre.Paille@USherbrooke.ca